

*Les êtres extraordinaires ont la vie courte  
et vieillissent rarement.*

Martial (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.)

Le poète latin Martial avait raison. En tout cas pour Simone Veil. Son existence dura trois jours, en novembre 1974 à Paris, puis quelques heures à Strasbourg en 1979. Nul doute, Simone Veil aura marqué son temps. Et pourtant, aucun indice ne présageait un tel destin.

En cette année 1944, cette petite fille de 17 ans, juive sans l'être, vivant sous le soleil niçois, ressemblait à tant d'autres en France et en Europe. Certes, ses parents avaient fait des études, brillantes pour son père. Mais la famille avait connu des hauts et des bas. Elle-même, ainsi que ses proches, était à mille lieues d'imaginer ce qui l'attendait. Et pourtant... Le destin, dans ses flux les plus tragiques comme dans ses reflux les plus glorieux, se chargea de façonner sa vie, comme une roche menaçant à chaque instant d'éclater sans y parvenir. Le calcaire allait devenir granit. Les tempêtes furent douloureuses, terribles. Bruyantes ou silencieuses, sanglantes ou de velours, elle les affronta toujours avec la même obstina-

tion et la même patience. Parfois, la chance se chargea de la pousser du bon côté pour éviter qu'elle ne tombe dans l'abîme. Comme une petite brise réconfortante. Comme un battement d'ailes protecteur.

Déportée à Auschwitz, elle traversa cet enfer dont on pensait qu'il n'était que la propriété des dieux de l'Olympe. Elle y ramena son Eurydice, « Milou », cette sœur qu'elle aima par-dessus tout. Comme Achille, plongé par sa mère dans le Styx, le fleuve de l'Enfer, Simone Veil revint invulnérable.

Comme tant d'autres, les yeux de Simone Veil contiennent des images que les innombrables livres sur la Shoah ne pourront jamais raconter. Dans ses yeux, des larmes ont définitivement gelé sur les routes enneigées des marches de la mort. Dans ses yeux se sont figés pour l'éternité l'image d'Yvonne, sa mère, et le souvenir de Jean, son frère, et d'André, son père.

Sous la glace se cachent toujours un feu, une passion qui ne demandent qu'à se répandre partout et sans limites. Car Simone Veil, en revenant de l'enfer, n'avait pas oublié d'emporter un peu de ce brasier et de le mettre au service de grandes causes. Indépendante, elle refusa les combines politiciennes, les compromissions, même si son ambition l'a parfois obligée à faire quelques petits arrangements avec sa conscience pour mieux vaincre et faire triompher ses idées. La justice qu'elle défendit dans l'ombre des prisons, les femmes qu'elle porta dans leur droit le plus sacré, celui de donner la vie, et enfin l'Europe, cette Europe pour laquelle elle milita face à ces Zeus qui tentèrent de l'asservir ou de l'apprivoiser, ne trouvèrent jamais de plus noble héraut. Nombreux furent ceux qui tentèrent de découvrir son talon d'Achille. En vain.

Indépendante et intransigeante avec sa conscience et ses convictions au mépris des idéologies, des hommes et de l'amitié, elle protégea le feu sacré de notre République en s'élevant chaque fois contre l'injustice et pour les libertés individuelles.

Sorte de vestale contemporaine, elle fait aujourd'hui partie de notre mémoire collective. Grande figure de la V<sup>e</sup> République au même titre que Michel Debré ou Robert Badinter, elle côtoya la totalité des présidents de la République, sauf le général de Gaulle. Elle demeure, dans le cœur des Françaises et des Français, une grande héroïne comme Lucie Aubrac, Marie Curie ou Germaine Tillon. Sa vie croisa celle d'autres femmes illustres de notre temps : Gisèle Halimi, Françoise Giroud ou Louise Weiss.

Cette grande combattante du XX<sup>e</sup> siècle pour le droit des femmes aurait certainement péri sur l'échafaud à l'instar d'Olympe de Gouges. Celle qui prit place dans le fauteuil de Racine à l'Académie française aurait fait sous Louis XIV une intrépide princesse un peu à la manière de la Grande Mademoiselle. *Aux grands hommes, la patrie reconnaissante*, proclame le fronton du Panthéon.

Il y a bien longtemps qu'elle y est entrée, en tout cas dans le cœur des Français. Mais pour l'éternité, elle demeure, aux côtés de Robert Badinter, Bernard Lazare, Victor Schoelcher, Jean Monnet et Émile Zola, l'un de ces êtres qui rendirent à l'humanité sa fierté.

# UN BONHEUR FAMILIAL

*Amours de nos mères, à nul autre pareil.*

Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*, 1954

## ANDRÉ ET YVONNE

*L*'histoire commence comme un conte de fées<sup>1</sup>, dira bien plus tard Jean d'Ormesson à son propos. En cet été 1927, alors que le soleil brille sur les plaines du Nord et sur les rivages de la Méditerranée, l'Europe et la France qui viennent de sortir, il y a moins de 10 ans, du plus grand conflit meurtrier que le monde ait jamais connu, voient les premiers nuages s'amonceler au-dessus de leur tête. La Première Guerre mondiale devait être la *der des ders*, et l'antisémitisme de l'affaire Dreyfus, un lointain souvenir, regrettable, que l'on avait oublié dans la fraternité des tranchées. Ces nuages de l'été 1927 n'avaient donc rien d'inquiétant, des nuages comme ceux qui passent dans un ciel azuréen et que l'on regarde en souriant sans jamais penser qu'ils pourront causer la moindre goutte de pluie.

Et pourtant, c'est bel et bien une véritable tempête qui s'apprête à s'abattre. En août 1927, dans une Allemagne frappée de plein fouet par la crise économique et occupée en partie par l'armée française se tient à Nuremberg le premier congrès du NSDAP, le parti nazi, dirigé par un ancien caporal de la Première Guerre mondiale, Adolf Hitler, qui a publié un an plus tôt un ouvrage intitulé *Mein Kampf*, dans lequel il dit sa haine des juifs et sa volonté de revanche sur la France. Ce parti, qui ne dépasse par les 3 % aux différentes élections législatives auxquelles il a participé, est jugé insignifiant.

En France, Raymond Poincaré a formé son dernier gouvernement, une année auparavant, après la chute du cartel des gauches. Rappelé pour sauver le pays d'une crise financière et pour enrayer une spéculation endémique qui a provoqué l'effondrement du franc, le président du Conseil s'attelle à mettre en place une politique économique d'austérité, son « Verdun financier » qui doit consolider l'économie de la France pour plusieurs années et résister à une éventuelle débâcle financière.

À Nice, le 13 juillet 1927, une petite fille voit le jour. Elle s'appelle Simone Jacob. Elle est la dernière d'une famille de quatre enfants. Madeleine, Denise et Jean accueillent avec bonheur leur nouvelle sœur, tout comme leurs parents, André et Yvonne Jacob. Ces derniers sont issus de la classe moyenne bien installée dans cette ville de la Côte d'Azur, française depuis 1860 et connue mondialement pour sa promenade des Anglais.

Le père de Simone, André Jacob, est un brillant intellectuel, spécialisé dans l'histoire de l'art et l'architecture. Originaire d'une famille juive venue de Lorraine – cette grande région, avec l'Alsace, qui donna à la France les Blum, les Dreyfus ou les Schweitzer –, puis installée

au cours du XIX<sup>e</sup> siècle à Paris, André Jacob est le fils d'un comptable de la Compagnie parisienne du gaz et le neveu d'un ingénieur de l'École centrale. La mère d'André Jacob, Mathilde Schnerb, est quant à elle la fille d'un bijoutier.

André Jacob effectue de brillantes études au lycée Rollin qui deviendra plus tard le lycée Jacques Decour, du nom de cet écrivain fusillé par les nazis en 1942 au mont Valérien. André entre ensuite à l'École des beaux-arts, section architecture, dans l'atelier du grand architecte Henri Deglane (1855-1931), l'un des maîtres d'œuvre du Grand Palais à Paris. Il s'y révèle un brillant élève.

Mais cette ascension est stoppée net par la Première Guerre mondiale qui précipite l'Europe dans l'abîme. Comme de nombreux fils de familles juives, André rejoint les armées de la République en compagnie d'autres patriotes et intellectuels, à l'image de Péguy ou d'Alain-Fournier, qui sacrifièrent leur vie sur l'autel de la liberté. *Comme tous les membres de ces familles juives assimilées, celle de mon père était profondément patriote et laïque. Ses aïeux étaient fiers de leur pays qui, dès 1791, avait accordé la pleine citoyenneté aux Juifs<sup>2</sup>*, rappelle Simone Veil. Ils sont nombreux, malgré l'antisémitisme d'une partie de l'armée française en ce début de siècle, à rejoindre les troupes mobilisées et à vouloir défendre cette France, ce peuple et cette nation qui a aboli les privilèges et a inscrit dans le marbre l'égalité entre les hommes. Officier de réserve, Alfred Dreyfus lui-même s'engage et combat sur les champs de bataille français.

Affecté au régiment des aérostats d'observation, André Jacob est envoyé au feu au début de la guerre. Il ne connaît que brièvement l'âpreté des combats, car, dès octobre 1914, il est fait prisonnier par les Allemands dans

le nord de la France, à Maubeuge, et est envoyé pour le reste de la guerre dans un camp de prisonniers.

À son retour, tout en gardant une violente inimitié à l'égard de l'Allemagne, il reprend ses études et décroche en 1919 le second deuxième grand prix de Rome en architecture sur le sujet « le Palais pour la Ligue des Nations, à Genève », derrière quelques grands noms de l'architecture française du XX<sup>e</sup> siècle comme Jacques Carlu. *L'Académie des beaux-arts a jugé hier les projets de dix architectes en loge, concourant pour le prix de Rome. Le sujet proposé était : le Palais pour la Ligue des Nations, à Genève. Deux grands prix de Rome ont été décernés à MM. Carlu et Haffner ; deux premiers seconds grands prix, à MM. Girardin et Sollier, et un deuxième second grand prix à M. Jacob. [...] M. André Jacob, né en 1891 à Paris, est élève de M. Deglane, proclame Le Journal des débats politiques et littéraires* du dimanche 9 novembre 1919.

Ce prix en poche, André Jacob exerce son métier d'architecte lorsqu'il rencontre Yvonne Steinmetz, la mère de Simone Veil. Les témoins de l'époque lui reconnaissent une certaine ressemblance avec l'actrice Greta Garbo, surnommée la « Divine ».

Cette Parisienne, dont la famille originaire de Belgique et de Rhénanie est française depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et a exercé le métier de fourreur, a tout de suite été séduite par ce jeune architecte de 32 ans aimant lire Montaigne ou Zola, distingué avec son air sévère et son haut front dégarni. Yvonne Steinmetz n'a que 21 ans. Elle a un frère, Maxime, et une sœur, Suzanne.

Les trois enfants sont de brillants élèves. Le couple se marie le 22 mai 1922 à la mairie du IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, dans leur quartier d'origine – l'avenue Trudaine –, où résidaient d'ailleurs de nombreuses familles juives.

Une année seulement après leur union, en 1923, Yvonne Jacob donne naissance à leur premier enfant, Madeleine, qui resta à jamais la « Milou » de la famille. Celle-ci s'agrandit chaque année puisqu'en 1924 naît une deuxième fille, Denise, puis vient le tour du seul garçon de la fratrie, Jean, en 1925. C'est en 1927 que la petite dernière, Simone, est accueillie par son frère et ses sœurs.

Au moment de sa naissance, la famille a déménagé à Nice. Son père pense, à juste titre, que la Côte d'Azur, qui attirait déjà depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle un certain nombre de gens riches et de puissants, allait devenir un nouvel eldorado immobilier.

Il ne s'y trompe pas et y pose à partir de 1924 les valises de la famille Jacob, au grand dam d'ailleurs de sa femme Yvonne, car elle a dû se résigner à abandonner ses études de chimie qui la passionnaient tant. Possédant son propre cabinet et plusieurs employés, André Jacob travaille et dessine notamment les plans d'une villa à La Ciotat qui marquera l'enfance de Simone Veil. Le cabinet est installé dans une des pièces de l'appartement bourgeois de la famille, dans le quartier des Musiciens à Nice où les nombreuses habitations, notamment de style Belle Époque, faisant face à la mer conservent encore le souvenir de la noblesse européenne, de l'aristocratie russe, d'Hector Berlioz ou de Gaston Leroux qui y séjournèrent. Les filles dorment ensemble dans la même chambre tandis que Jean dispose de sa propre chambre.

*Une enfance heureuse, cela vous comble pour la vie*<sup>3</sup>, dira-t-elle en 2007. Les souvenirs que conserve encore Simone Veil de cette époque sont empreints de cette douceur de vivre et du confort qui régnaient à la fin des années 20 et au début des années 30. Car le krach du 24 octobre 1929 et la crise économique qui déferla sur



l'Europe ne tardent pas à emporter cette belle période d'insouciance. À la maison, la situation financière se dégrade rapidement à partir de 1931-1932.

Les commandes se raréfient et il faut vendre la voiture, puis quitter le bel appartement pour un autre plus modeste et plus petit dans un quartier moins réputé, dans la rue Clavier, où le parquet a été remplacé par un carrelage quelconque et où la vue de la campagne de l'arrière-pays niçois a remplacé celle de la promenade des Anglais.

Il faut faire également des économies de chauffage, et la réduction de la taille de l'appartement oblige l'un des enfants, Jean, à dormir dans la pièce à vivre.

C'est dans cet environnement que grandit la jeune Simone. Elle est très liée avec ses sœurs aînées qui veillent sur elle avec la plus grande attention. Les journées sont rythmées par les conversations, les banalités, les rires des sœurs dans ces pièces où l'été le carrelage rafraîchit l'air, les devoirs dans cette chambre commune tapissée de bleu et les promenades dominicales dans les sous-bois voisins qui exhalent leurs odeurs florales et où résonnent les cris des fauvettes et les bavardages des pies. Milou, Denise et Simone sont inséparables. *Nous formions, mes sœurs et moi, un trio parfaitement soudé*<sup>4</sup>, se plaît-elle à rappeler. Milou, la sage Milou, veillait sur Simone lorsque la mère n'était pas là. Simone, enfant d'une grande beauté, laisse déjà percevoir dans ce regard bleu une volonté qui deviendra l'entêtement de la jeune adolescente, puis, plus tard, la détermination d'une femme face aux épreuves de la vie et de l'histoire.

Est-ce ce caractère bien trempé dès son plus jeune âge, sa gentillesse ou cette beauté enfantine qui lui permettent d'être choyée aussi bien par sa mère que par ses profes-

seurs au cours de sa scolarité ? Peut-être bien les trois. Il est vrai, comme dans de nombreuses familles, que la petite dernière est souvent l'objet de toutes les attentions. Les premiers enfants, sources d'espoir et d'attente, grandissent, et la mère dispense une affection maternelle à ce dernier enfant dont la croissance marque la fin d'une époque. *Ma place était sur les genoux de ma mère et nulle part ailleurs*<sup>5</sup>, affirme avec force Simone Veil. Trop gâtée, Simone le reconnaît volontiers.

La sagesse qui est aujourd'hui la sienne lui permet de se souvenir qu'elle n'a pas toujours été tendre avec son père, contestant – alors qu'elle n'était qu'une jeune adolescente qui ne connaissait que peu la vie – l'autorité de cette figure paternelle, droite et honnête pour voler au secours de cette mère qu'elle aimait par-dessus tout. *J'avais l'impression que je vivais mon plus grand bonheur en symbiose avec elle*<sup>6</sup>, se souvient-elle.

Sa mère avait bien malgré elle renoncé à sa vie professionnelle. Le combat que mena Simone Veil en faveur des femmes est né dans ce rapport à la mère et dans une situation maternelle que la jeune fille jugeait parfois injuste. Mais la société était ainsi faite dans cette époque troublée de l'entre-deux-guerres où des femmes étaient devenues sous-secrétaires d'État du gouvernement de Léon Blum sans avoir le droit de vote et de siéger au Parlement.

Pour sa mère, être en compagnie de ses filles était la chose la plus importante. Bien des années plus tard, devenue mère, grand-mère et arrière-grand-mère, Simone avoua : *Je suis beaucoup moins douce, indulgente et généreuse qu'elle*<sup>7</sup>. Yvonne passe de nombreuses heures en compagnie de ses filles. *Elle savait les entendre. Une divergence ne l'effrayait pas, au contraire. Elle discutait à l'infini avec elles*<sup>8</sup>, se souvient Marie-Josèphe Conruyt, une amie de Milou.

Quand elle ne passe pas son temps libre en compagnie de ses sœurs, Simone retrouve les Éclaireurs, ces scouts qui lui apprennent et pratiquent l'entraide, la solidarité et le respect tels que son fondateur, Lord Robert Baden-Powell (1857-1941) l'avait enseigné dès 1907. Au sein des Éclaireurs, où elle est baptisée « Lièvre agité », elle retrouve ses camarades de classe et, le soir, en rentrant à la maison, il n'est pas inhabituel d'avoir la visite de l'un ou l'autre de ses professeurs qui étaient des amis de la famille. Les Jacob et leurs enfants vivent donc dans un petit monde où l'on côtoie bien souvent les mêmes personnes, chez les Éclaireurs, à l'école ou en privé.

À l'école, Simone Jacob n'est pas une élève particulièrement brillante, mais, une fois de plus, elle est ménagée même si elle en ignore la raison. Elle passe de classe en classe sans problème et sans faire de vagues.

Il ne faut pas voir dans cette scolarité les premières traces d'une combattante ou les prémices d'une figure politique en gestation. La politique la laisse totalement indifférente, au contraire d'autres filles de son âge qui affichent volontiers leurs préférences, notamment lors de la victoire du Front populaire en 1936.

Ce désintérêt de la politique a été érigé en règle cardinale à la maison par leur père. Humaniste et profondément attaché aux valeurs républicaines, de droite et violemment antiallemand après avoir connu l'emprisonnement dans un stalag pendant la Première Guerre mondiale, il désapprouve la politique d'apaisement menée par Aristide Briand et Gustave Stresemann, les ministres des Affaires étrangères français et allemand durant ces années de l'entre-deux-guerres, et interdit que l'on parle de politique à la maison. C'était peut-être pour éviter toute discussion houleuse, car sa femme, lectrice assidue de

*L'Œuvre*, hebdomadaire de gauche et pacifiste, était plutôt de gauche, comme sa sœur Suzanne et son mari, médecins parisiens. Mais cela n'empêche pas la jeune Simone de manifester déjà à cette époque un esprit rebelle qu'elle camoufla par la suite sous une apparence bourgeoise. Elle affirme, conteste, n'hésitant pas à braver l'autorité de son père à grands coups de dictionnaire sur le sens d'un mot. Mais ce dernier, parfait lettré *avait toujours raison*<sup>9</sup>, reconnaît aujourd'hui sa fille. Ces rapports forgèrent une relation unique et particulière entre Simone et son père, car elle, plus que les autres, ressemblait à André.

En cette fin des années 30, la politique s'invite cependant dans tous les foyers français et européens. Et celui des Jacob, à Nice, ne fait pas exception.

En Allemagne, la prise du pouvoir, légalement, par les nazis d'Adolf Hitler en janvier 1933 et la mise en place de leur régime totalitaire et répressif ont franchi les frontières et causé de vives inquiétudes parmi les démocrates et certains intellectuels.

À La Ciotat, où la famille a l'habitude de passer ses vacances dans la maison dessinée et construite quelques années plus tôt par André, Yvonne Jacob a l'occasion lors d'un match de tennis en 1934 de s'entretenir de la situation en Allemagne avec le jeune Raymond Aron, qui a vu de ses yeux et dès 1931 à Berlin la montée et l'installation du nazisme. Drôle de scène où, entre un service et un revers, la mère de la future présidente du Parlement européen discute, avec l'un des pères de la géopolitique moderne, d'autodafés et de chemises brunes sans savoir qu'ils seraient tous les deux précipités quelques années plus tard dans la plus grande tragédie du XX<sup>e</sup> siècle. À ce moment-là, Simone ne songe qu'à construire des pâtés de sable sur la plage de La Ciotat et sa mère se dit certaine-

ment que la France demeure protégée du mal allemand. Elle avait bien contenu les émeutes de l'extrême droite du 6 février 1934 qui avait voulu marcher sur le palais Bourbon. Il n'y a pas de doutes là-dessus, nous serons protégés. Et pourtant...

Au fur et à mesure que les années s'écoulaient et que la tragédie européenne prend forme sous les yeux de peuples horrifiés ou complices, l'inquiétude entre dans la famille Jacob. « Dachau », « Anschluss » ou « Munich » sont des noms arrivant aux oreilles de la jeune fille qui perçoit dans ces propos d'adultes la peur d'une nouvelle guerre, peut-être même plus terrible encore que celle qu'a connue son père.

Une autre crainte se manifeste : celle liée à la situation des juifs. Si les Jacob n'ont jamais été particulièrement pratiquants, ils ne peuvent que s'émouvoir et s'inquiéter du sort réservé aux juifs dans cette Allemagne hitlérienne. De nombreux interdits frappent la communauté juive allemande. En 1933, une loi les exclut de la fonction publique, puis celles de Nuremberg en septembre 1935 proscrirent le mariage entre juifs et citoyens allemands.

Enfin, la nuit de cristal (9-10 novembre 1938), où plusieurs synagogues et magasins juifs sont incendiés, des centaines de juifs sont assassinés et des milliers sont déportés, a achevé de faire prendre conscience à la communauté de Nice que l'heure était grave.

Simone apprend tout cela de la bouche même des réfugiés juifs qui arrivent de plus en plus d'Allemagne et trouvent refuge à Nice où la mère de Simone a pris l'habitude depuis longtemps de venir en aide aux plus démunis. Les réfugiés ont remplacé les pauvres. Les intellectuels juifs allemands, qui fuient déjà la déportation ou l'assassinat, tel le fils de Sigmund Freud, Oliver, avec qui la

famille Jacob se lie d'amitié – et Simone avec Eva, la fille d'Oliver, qui mourut en novembre 1944 à Marseille d'un avortement mal soigné – remplacent les sinistrés de la crise de 1929.

Dès lors, la guerre est redoutée. Simone, malgré son jeune âge, pressent déjà la catastrophe à venir, car des signes en provenance d'Espagne où les républicains ont été écrasés ou d'une Chine asservie par le Japon laissent craindre le pire. *J'avais une peur terrible de la guerre, une sorte d'intuition, précoce et exacerbée*<sup>10</sup>, se souvient-elle. Mais ce qui allait se produire dépasserait toutes ses craintes.

Elle n'imaginait certainement pas que les jours heureux passés en famille allaient se raréfier à partir de cet été fatidique de 1939. Personne ne pouvait se l'imaginer malgré les avertissements de ces centaines de juifs qui fuyaient une barbarie qui n'en était qu'à ses débuts.

Sur la photo de classe de quatrième en 1939, Simone est au premier rang, assise au centre avec ses longues nattes, devant mademoiselle Rougié, la professeur de lettres. Un voile recouvre déjà ces visages qui sourient de manière forcée au photographe. L'insouciance de ces adolescentes a disparu et l'inquiétude se dessine sur les traits de la jeune fille de 12 ans.